



HAL
open science

Des pierres et des mots ; quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique

Pierre Gouletquer

► **To cite this version:**

Pierre Gouletquer. Des pierres et des mots ; quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique. La Bretagne Linguistique, 1987, 3, pp.145-155. 10.4000/lbl.8240 . hal-04566313

HAL Id: hal-04566313

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04566313>

Submitted on 2 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Des pierres et des mots ; quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique

Stones and words; some aspects of convergence between archaeology and linguistics

Pierre Gouletquer



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/8240>

DOI : [10.4000/lbl.8240](https://doi.org/10.4000/lbl.8240)

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 1987

Pagination : 145-155

ISSN : 1270-2412

Ce document vous est offert par Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la Mer (Ifremer)



Référence électronique

Pierre Gouletquer, « Des pierres et des mots ; quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 3 | 1987, mis en ligne le 07 janvier 2022, consulté le 02 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/8240> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.8240>

Ce document a été généré automatiquement le 15 janvier 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Des pierres et des mots ; quelques aspects des convergences entre archéologie et linguistique

Stones and words; some aspects of convergence between archaeology and linguistics

Pierre Gouletquer

- 1 La tendance générale des sciences humaines à la ségrégation réciproque et l'alignement de l'archéologie préhistorique sur les sciences naturelles ont conduit celle-ci à s'isoler des disciplines auxquelles elle devrait être intimement intégrée. En affirmant qu'il est nécessaire de décomposer les réalités complexes pour en faire l'analyse, on oublie trop souvent de reconstituer l'organisme ainsi disséqué. Alors qu'elles ne devraient être que des moyens de comprendre des phénomènes naturellement interdisciplinaires, les pièces du puzzle deviennent des entités scientifiques ayant une existence propre.
- 2 Ce découpage en disciplines ne laisse pas seulement des connaissances éparées dont le recollement serait pratiquement impossible même si on voulait bien se donner la peine de le tenter. Chaque sujet d'étude se trouve nimbé d'une frange d'ignorance qui l'isole un peu plus des thèmes complémentaires. Ombre portée de chaque centre d'intérêt, qui masque l'absence de réflexion théorique ou de méthodologie appropriée.
- 3 En 1980, au cours d'un stage de terrain, j'avais demandé aux participants d'effectuer une enquête collective sur les fontaines et lavoirs de Plogastel-Saint-Germain (Finistère). Le but était de collecter un maximum d'informations de toutes sortes, devant déboucher sur une approche de l'organisation des territoires, à partir du thème-prétexte de la gestion de l'eau.
- 4 Cette enquête nous mena beaucoup plus loin sur le plan théorique. Le classement des renseignements recueillis devait en effet nous conduire à un tableau à quatre niveaux définis par la nature même des informations. Dans la perspective de recherches interdisciplinaires, ce tableau est très important, car il clarifie les catégories

d'informations susceptibles de concerner un même phénomène. Il se révèle particulièrement efficace dans l'analyse de tout système technique.

- 5 Tout d'abord vient le niveau d'observation. C'est ce que nous pouvons voir et enregistrer d'une activité au moment où s'effectue l'enquête, c'est l'image que peut recueillir l'observateur de chaînes opératoires qui se déroulent sous ses yeux. Vient ensuite le niveau du récit. Aux informations que peut recueillir l'observateur par ses moyens propres s'ajoutent celles qu'on lui apporte. Qu'ils soient écrits ou parlés, les récits qui décrivent ou commentent une activité sont de même nature : ils projettent une image que le narrateur veut bien donner de lui-même ou du groupe qu'il représente.
- 6 Le niveau linguistique se situe au-delà du niveau du récit auquel il offre son support. D'une façon plus souvent inconsciente que consciente, les mots, la structure des phrases sont porteurs d'information, de renseignements qui ont une valeur propre. Le niveau matériel donne une assise à tout cela, par la matière même des objets, leur typologie, les traces d'usage qu'ils portent, leur localisation géographique, leur architecture, etc.
- 7 Si l'on parle ici de niveaux d'information, c'est que chaque catégorie ainsi définie possède des qualités qui tiennent autant aux caractères intrinsèques du support (gestes observés, gestes décrits, mots utilisés, objets) qu'aux rapports bilatéraux qu'ils impliquent entre l'observateur et la chose observée. Ainsi, le passage d'un niveau au suivant s'accompagne d'une perte d'information de détail, compensée par la possibilité grandissante d'établir des typologies et de passer de l'observation minutieuse à une généralisation de grande ampleur géographique.
- 8 Les seuls obstacles qui s'interposent théoriquement entre l'observateur et la chose observée résident dans les interdits qu'il s'impose lui-même en fonction de sa personnalité, de sa culture, des limites de ses techniques d'enregistrement. Un véritable écran se dresse par contre au niveau du récit, car alors, aux œillères de l'enquêteur s'ajoute la protection que tisse l'informateur à partir de ce qui peut être dit et de ce qui doit être tu, mais aussi de l'idée qu'il se fait de l'intérêt de l'enquêteur.
- 9 Au sein même de ce niveau d'information, une discordance existe entre récits parlés et récits écrits. Bien que les uns et les autres soient de même nature, fortement marqués par l'image que le narrateur veut et peut donner de lui-même ou du groupe auquel il appartient, les contradictions qui les divisent sont toujours importantes. Elles tiennent autant à la nature du discours qu'à l'effet présumé de celui-ci sur son éventuel destinataire.
- 10 Il y a toujours un décalage sémantique entre le langage du narrateur et celui de l'auditeur, même lorsque la narration est faite dans la langue de l'enquêteur. Cette distance prend des proportions vertigineuses lorsque l'enquêteur doit faire appel à un interprète, ou lorsque le décalage dans le temps devient trop important. Le rôle de l'archéologue est de faire « parler » les objets et les lieux, et il n'est pas d'exemples dans lesquels les certitudes tirées des déductions les plus élémentaires ne soient en contradiction avec les autres niveaux d'information. Si l'on y prête attention, le plus ordinaire chantier de fouille peut être l'occasion de faire fleurir une gerbe de renseignements des plus étonnants.

- 11 Qu'il s'agisse du niveau d'observation, du niveau du récit ou du niveau linguistique, l'interférence entre le fait décrit et l'enquêteur ne fait aucun doute. Le résultat ne peut être que l'interprétation d'informations dont l'utilisation diffère de la finalité première.
- 12 On aurait tendance à attribuer au vestige archéologique des valeurs matérielles plus faciles à cerner, et de ce fait à prêter à l'archéologue une objectivité plus grande. On démontre aisément que dans ce domaine comme dans les autres, les qualités propres à l'observateur (culture, expérience, structure mentale, motivations, affinités, etc.) et celles qui lui viennent de la civilisation à laquelle il appartient (techniques, moyens matériels, préoccupations philosophiques, politiques, religieuses, etc.) ont un effet considérable sur les méthodes, sur les résultats, sur l'expression de ceux-ci et sur la place qu'ils prendront dans l'ensemble culturel.
- 13 L'intérêt de ce classement des niveaux d'information est de faire ressortir les différences et les apparentes contradictions qui les séparent. La réalité scientifique concernant un même phénomène paraît alors multiforme, et en grande partie le reflet de l'interaction de l'observateur et du fait observé. Le seul moyen d'en approcher est de tenter une synthèse critique, non seulement des niveaux d'information, mais aussi des hiatus qui les séparent. Ce n'est qu'à cette condition qu'on peut entrevoir les réalités complexes et échapper de ce fait aux carcans des techniques propres à l'une ou l'autre spécialité.
- 14 Tout observateur a sous les yeux des informations appartenant simultanément à chacun des quatre niveaux. En cela, ceux-ci ont une valeur synchronique. Inversement, ces catégories d'information constituent une véritable stratigraphie, car ils reposent les uns sur les autres, le niveau matériel étant le plus ancien, le niveau d'observation le plus récent.
- 15 Parce que les niveaux d'observation sont synchrones, on ne peut les dissocier : ce serait se priver de pans entiers d'information concernant le phénomène étudié. Parce qu'ils sont diachroniques et séparés par des pertes d'information, on doit étudier les rapports qu'ils ont entre eux. L'ethnographe, l'historien, le linguiste et l'archéologue grossissent chacun le type d'information correspondant à leur spécialité, ne conservant dans le meilleur des cas qu'une valeur anecdotique à ce qui ne relève pas de leur compétence. Ce devrait être la philosophie même des recherches interdisciplinaires que d'explorer les discordances d'une discipline à l'autre, d'un niveau à l'autre.
- 16 Nous nous contenterons ici d'une approche de certains aspects de ce qui se passe entre le niveau matériel et le niveau linguistique en voyant, non pas ce que l'un peut apporter à l'autre et réciproquement, mais plutôt comment l'un et l'autre sont complémentaires dans la définition de l'approche de problèmes nouveaux.
- 17 Nous avons vu que le niveau matériel pouvait être considéré comme la base de la structure d'information. En fait, il repose lui-même sur ce que l'on pourrait appeler un niveau « pré-matériel », sur l'ensemble des conditions naturelles et humaines qui lui sont antérieures dans le temps et sous-jacentes au moment de l'observation. Lorsqu'une activité se matérialise par des objets en un lieu donné, ceux-ci ne représentent pas seulement l'expression d'une technique en un point quelconque d'un territoire abstrait. Elle désigne tout autant le lieu lui-même par rapport à cette technique et éventuellement l'acceptation de celle-ci par des groupes sociaux concernés. Ce qui veut dire que toute construction, au-delà de sa finalité immédiate, situe le lieu où elle se trouve dans un système technique parfaitement défini. Un pont,

par exemple, n'est pas seulement un quelconque ouvrage d'art permettant le passage d'une rive à l'autre. Le choix du site élimine du même coup tous les autres sites possibles. Tel pont sur telle rivière exprime clairement :

- passage rétréci sur la rivière (topographie, géomorphologie, etc.) ;
- communication entre les deux rives (donc, fonction, parcours, etc.) ;
- éventuellement insuffisance des passages existant avant sa construction ;
- par conséquent choix possible des itinéraires, etc. ;
- l'architecture, les matériaux utilisés permettent à leur tour des développements de même ordre, entre autres le rapport entre les possibilités techniques au moment de la construction et les besoins auxquels il fallait répondre.

- 18 Chaque pont apparaît ainsi comme unique, du simple fait de sa localisation en un lieu unique, même s'il se rattache par ailleurs à des systèmes catégoriels complexes.
- 19 Cette affirmation ressemble assez à une vérité de La Palice, appliquée à des témoins matériels dont nous connaissons l'usage essentiel. On la perd plus facilement de vue lorsque l'on a affaire à des témoins matériels dont on ignore la fonction première. On voit trop souvent détruire, déplacer, voire fouiller des sites archéologiques en pensant que de toute façon il en reste d'autres qui constituent une réserve de connaissance.
- 20 Tout témoin matériel de quelque importance me paraît l'équivalent d'un mot dont le sens serait double. Dans une direction que l'on pourrait dire « verticale », toute construction ajoute ses qualités à un site donne, comme nous venons de le voir. Dans une autre direction, il ne prend toute sa valeur que par rapport à un réseau dont les éléments se complètent ou s'excluent mutuellement, dans un système de choix directement lié aux fonctions qui s'y rattachent. Le même pont, connotant avec précision le même lieu, et excluant du même coup d'autres sites possédant des qualités proches, fait aussi partie d'une suite de ponts, de parcours obligés, d'un réseau de communication, d'un système de choix, inférant éventuellement par sa nature et sa localisation dans le réseau, la probable construction future d'éléments complémentaires de celui-ci¹.
- 21 Cette connotation du niveau pré-matériel par le témoin matériel n'est pas fondamentalement différente de celle qui gère le rapport du niveau linguistique avec son support. La différence est que la définition apportée par l'objet établit un rapport immédiat, en quelque sorte stratigraphique, tandis que la singularité du toponyme est d'être utilisable à distance.
- 22 Un phénomène étrange se produit lorsqu'un toponyme est utilisé avant que le témoin matériel correspondant soit installé. On pourrait réfléchir longtemps sur la signification d'expressions comme « Centrale Nucléaire de Plogoff », ou « Village de Vacances de Plovan ». L'une et l'autre désignant des lieux présentant les conditions requises pour que se fixent des témoins matériels de techniques, à l'exception de certaines d'entre elles, directement liées à la gestion locale des territoires. Ces exemples montrent que le témoin matériel est aussi la confirmation du rôle que peut et pouvait tenir tel lieu dans un système technique.
- 23 Cela est vrai pour des sites de toute nature, et chaque découverte archéologique nouvelle porte en soi une redéfinition complète, non seulement du lieu sur lequel elle vient de s'effectuer, non seulement du réseau auquel le nouveau site s'intègre, mais aussi de l'ensemble des lieux présentant des conditions similaires. C'est la base même de la prospection raisonnée : chaque site nouveau apporte de nouvelles précisions sur

ceux qui restent à découvrir. L'important devenant alors, non plus de connaître un site pour ce qu'il représente en soi, mais bien pour la place qu'il tient dans des réseaux de complémentarité et d'exclusion.

- 24 La similitude entre ces fonctions indirectes des sites archéologiques et celles de la toponymie est telle qu'il vient à l'idée que les réseaux incomplets des premiers pourraient fort bien être comparables, pour un même territoire, aux réseaux complets des seconds. C'est en ce sens que nous étudions la toponymie des communes rurales². Laisant de côté le sens littéral des mots, nous nous intéressons à la place qu'ils tiennent dans des réseaux où ils prennent des valeurs secondaires. Le résultat de cette étude n'étant pas la définition de modèles applicables à l'archéologie, mais une meilleure connaissance des territoires concernés. Connaissance dans laquelle s'intègrent les sites archéologiques eux-mêmes.
- 25 Cet usage de la toponymie conduit directement à la notion de territoire dans ce qu'elle a de plus complexe. La manière de nommer les lieux prend naissance à l'intérieur des territoires. Elle est en quelque sorte un équilibre entre l'absence totale de repères, la monotonie parfaite d'une surface dont on ignorerait tout, et la possibilité d'utiliser une longue périphrase qui fixerait un repère qui n'est pas évident en soi³. Équilibre, information moyenne dont la fonction première est de désigner les choses à distance. Cette double relation de proximité et d'éloignement au sein du territoire est importante, car pour être fonctionnelle, elle doit être dépourvue de toute ambiguïté. Le message de localisation contenu dans un toponyme comme « *parc-ar-feunteun* » par exemple doit être précis, sans équivoque. On voit alors se dégager la notion de « territoires parlés » au sein desquels les toponymes ne sont efficaces que parce qu'ils sont uniques.
- 26 Lorsque l'on étudie les cadastres napoléoniens du Finistère, on s'aperçoit que chaque commune possède des séries de toponymes rigoureusement identiques. Il est bien rare par exemple qu'une commune ne possède pas 5 ou 6 « *parc-ar-feunteun* ». C'est dire que le document correspondant juxtapose plusieurs territoires au sein desquels chaque « *parc-ar-feunteun* » avait une signification précise excluant toute ambiguïté. Territoires parlés qui définissent des unités cohérentes. Celles-ci semblent être les plus petites unités de territoires collectifs pertinents.
- 27 Chaque toponyme appartient ainsi à trois dimensions significatives de l'espace. Dans l'une, il a une signification individualisée qui en fait un objet unique, définissant une situation unique. Non seulement en valeur absolue, mais encore dans une relation de proximité au sein d'un ensemble complexe fonctionnel. Ici, il ne peut y avoir qu'un seul « *parc-ar-feunteun* ». Dans une seconde dimension, on se trouve à l'extérieur du territoire où chaque toponyme est individuellement signifiant. Son usage prête alors à confusion : il devient inefficace, donc inutile. Son utilisation ne sera fonctionnelle qu'à condition de lui ajouter une précision spécifiant dans quel territoire il a une valeur unique. Enfin, ces deux dimensions de l'espace sont elles-mêmes incluses dans un espace linguistique dans lequel les mots utilisés ont une signification généralement comprise.
- 28 Si l'on conserve l'exemple breton, on peut dire que tout toponyme désignant un champ est en quelque sorte un nœud où se rencontrent :
- le territoire parlé qui a engendré par nécessité le toponyme « de l'intérieur » ;
 - le réseau total des toponymes identiques, avec ce que cela implique de combinaison de relation proximité-éloignement et de cohérence avec les données du support matériel ;

- l'espace géographique de la Basse-Bretagne dans lequel les mots employés ont une valeur déterminée.
- 29 Chacune de ces dimensions confère une signification indirecte différente au même toponyme, de par la fonction qu'il est susceptible d'y jouer.
- 30 Ces significations-gigogne que nous reconnaissons aux noms des champs ou des parcelles se retrouveront dans une autre dimension lorsque l'on s'intéressera aux noms des lieux habités. Là encore, on peut admettre que le toponyme désigne une situation particulière sans ambiguïté possible au sein d'un espace cohérent. Là encore, chaque toponyme appartiendra à un réseau d'ordre supérieur, le tout étant toujours inclus dans une zone linguistique générale.
- 31 Un problème fascinant apparaît dans les interférences entre les deux dimensions des réseaux qui, par le biais des témoins construits, se rattachent directement au niveau matériel. Un toponyme tout à fait banal, que nous appellerons « de base », peut ainsi se trouver promu à la dimension supérieure du seul fait de son intégration au réseau construit. Cette constatation peut paraître anodine. Elle recouvre en fait le difficile problème du rapport entre le nom et la chose nommée l'antériorité de l'un ou l'autre, la modification des toponymes dans le temps, etc.
- 32 Les mêmes phénomènes se reproduiront à des dimensions encore supérieures des réseaux, jusqu'à ce qu'on aboutisse à une dimension de gestion où les toponymes demeurent absolument uniques. Si l'on prend comme repères les différents réseaux de toponymes identiques que l'on peut trouver en Basse-Bretagne par exemple, on voit ainsi s'articuler :
- les réseaux des toponymes de base (par exemple tous les « *parc-ar-feunteun* ») ;
 - les réseaux des toponymes désignant les hameaux, ou encore les carrefours, les ponts, etc. (par exemple tous les *Kergoat*, *Penlan* et autres *Penfrat*) ;
 - les réseaux de noms similaires de paroisses (les *Plonéour* et *Plounéour*, les *Plomeur*, *Ploemeur* et *Pleumeur*, etc.) ;
 - enfin la zone linguistique elle-même, caractérisée par ses toponymes majeurs, et uniques.
- 33 Chacun de ces réseaux témoigne en fait de la gestion, traduite par le langage, de dimensions inférieures de l'espace. Autrement dit de territoires parlés au sein desquels un toponyme donné ne peut ni ne doit prêter à confusion. Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'aperçoit que, bien que superposés sur une même surface, ces divers domaines sont séparés. On pourrait croire par exemple que le réseau des noms de paroisse coiffe directement le réseau des noms de hameaux, lequel couvrirait à son tour celui des noms de parcelles. En fait, il n'en est rien, et chaque système possède sa propre hiérarchie, ses propres réseaux, ses propres territoires parlés. On comprend aussi que la maîtrise de l'un ou l'autre système est directement lié à la faculté de s'extraire des systèmes d'ordre inférieur.
- 34 Ces différentes grilles affectant une même surface géographique, le problème se pose de savoir s'ils se succèdent dans le temps - et dans ce cas dans quel ordre et selon quel mécanisme - s'ils sont contemporains, ou encore s'il y a cohérence, contemporanéité ou relation de cause à effet entre certains éléments des différents systèmes. Problème typiquement archéologique appliqué à des témoins non matériels de techniques et cultures successives.
- 35 Je peux ignorer la signification des toponymes « *parc-ar-feunteun* », à condition d'avoir accès à des documents qui me permettront de les considérer dans leur ensemble. En les

localisant dans chaque territoire parlé, j'arriverai nécessairement à établir des corrélations de plus en plus approchées du genre : « *feunteun* = rupture de pente, discordance géologique, source aménagée lavoir, chemin creux, etc. » Corrélations qui me permettront d'approcher la valeur sémantique du toponyme. Par contre, en étudiant les réseaux de toponymes similaires, je ferai apparaître une dimension supérieure de l'espace, un système de proximité-éloignement qui témoignera d'un système correspondant de gestion de l'espace. Autrement dit, j'établirai une relation entre les territoires de base et cette dimension supérieure où s'effectue un tri des toponymes par exclusion-assimilation.

- 36 En multipliant les études de réseaux de toponymes répétés, je préciserai ainsi peu à peu la nature de cette relation entre les deux domaines. Le résultat étant d'abord une meilleure connaissance des territoires parlés et des réseaux dans leur relation avec les qualités intrinsèques de la surface géographique. Mais en dernière analyse, le résultat sera une meilleure connaissance du rapport qui existe entre le niveau linguistique et le support physique sur lequel il s'appuie.
- 37 S'il m'est permis d'ignorer le sens premier des toponymes, en particulier lorsqu'une mission m'entraîne à travailler dans l'un ou l'autre pays d'Afrique de l'Ouest, j'ignore toujours, a priori, le sens premier de tel ou tel site, de tel ou tel monument archéologique. Si je compare ceux-ci à des mots, je dois admettre que leur valeur sémantique première a disparu. Je peux tout au plus la déduire de la fonction supposée ou attestée. En tout état de cause, cela ne représente jamais que l'un des niveaux de signification possibles : l'équivalent de la définition d'un mot, et non le sens qu'il prend dans tel ou tel contexte.
- 38 Depuis près de 200 ans, la fouille archéologique a permis d'approcher le sens premier, en particulier pour tout ce qui est interprété aujourd'hui comme des sépultures. Ce faisant, elle a détourné l'attention des autres systèmes de référence en conduisant les archéologues à négliger l'étude des réseaux⁴.
- 39 Vue sous cet angle, l'archéologie traditionnelle s'est intéressée aux sites et aux monuments en constituant des catégories, des typologies, niant l'individualité de chaque élément, tenant pour anecdotique ce qui le rattache à un lieu unique. Parallèlement, ces systèmes de référence, qui auraient pu déboucher sur la définition de réseaux, sont demeurés dans l'abstrait, et n'ont donné lieu à aucune méthodologie d'interprétation ni de recherche spécifique. Autrement dit, en fouillant les monuments on approche de la définition première : on affirme par exemple qu'un dolmen est une sépulture. Mais on ignore toujours à quels niveaux de gestion de l'espace ils correspondent.
- 40 Dans bien des domaines, l'archéologie traditionnelle aboutit ainsi à des impasses faites de certitudes premières. Un tumulus de l'Âge du Bronze est une tombe dont le mobilier traduit l'appartenance à une zone d'influence culturelle et technologique. De la même manière, une cabine téléphonique n'est apparemment rien d'autre que ce qu'elle paraît être. Il suffit pourtant d'en comprendre la répartition et la typologie pour voir s'esquisser un puissant monopole, le quadrillage systématique des zones habitées, l'évaluation de besoins et de marchés, la relative fragilité des systèmes d'entretien. Bref, un reflet de notre société dans ce qu'elle a de plus hiérarchisé, de plus encadré, de plus organisé et de plus méthodique, mais aussi de plus fragile.

- 41 Tout comme il m'importait peu de connaître dans un premier temps la traduction de « *parc-ar-feunteun* », peu importe que j'ignore la signification première des alignements de Carnac, ou de tel ou tel ensemble de menhirs. D'autres problèmes restent à résoudre, dont la solution sera peut-être moins anecdotique, moins ésotérique et moins flatteuse. Elle n'en sera pas moins importante, car elle apportera un autre regard sur notre patrimoine et sur les réalités qui ont présidé à son élaboration.
- 42 Pendant des millénaires, les monuments visibles ont défié le temps : ont résisté aux systèmes techniques et culturels successifs parce qu'ils étaient intégrés aux territoires à l'échelle desquels ils avaient un rôle à jouer. Même avant que soit oublié le sens premier, cette fonction au sein des territoires parlés confère une identité au monument. Identité qui s'adapte aux occupations successives, et qui se traduit par une véritable personnalisation des monuments. Les noms donnés à tel menhir ou dolmen sont extrêmement importants, car ce sont eux qui les intègrent aux territoires parlés. C'est cette intégration, et le rôle qui s'y attache, qui les ont protégés au cours des siècles.
- 43 Lorsqu'un monument est détruit, déplacé ou fouillé, ce n'est pas seulement acte de vandalisme ou d'archéologie, cela traduit aussi la perte des fonctions secondaires, la négation de l'individualité qui jusque-là était une protection efficace.
- 44 On a coutume de dire que l'une des grandes vagues de destruction des mégalithes en Bretagne s'explique du fait qu'après la guerre de 1914-1918, les paysans ayant appris à manipuler les explosifs se sont amusés à nettoyer leurs terres des roches encombrantes. Cela est certainement vrai, mais ne représente qu'un aspect du problème. En fait, une raison beaucoup plus fondamentale est qu'ils avaient eu accès à des dimensions de l'espace dans lesquelles les repères qui jusque-là étaient essentiels devenaient dérisoires. Détruire les mégalithes, c'était tout autant faire éclater les territoires restreints au sein desquels ceux-ci jouaient un rôle. C'est probablement un phénomène du même ordre qui a présidé à la vague de destruction accompagnant le remembrement. De la même manière, l'archéologue s'autorise la fouille, la restauration, le déplacement de monuments en oblitérant leur intégration à des territoires restreints dans lesquels ils ont eu, ils ont ou ils pourraient avoir un rôle secondaire déterminant. Au sens propre comme au sens figuré, les monuments sont alors « extraits » de leur contexte : ils sont dépouillés des fonctions locales qui en assuraient la protection naturelle.
- 45 Au cours des années 1930 ou 1940 dernières années, on a vu se développer ce que l'on a appelé les fouilles de sauvetage. Le savoir archéologique s'est en grande partie construit en courant après les bulldozers ajoutant son propre anonymat à la destruction des fonctions secondaires du patrimoine. La notion de patrimoine national s'est substituée aux fonctions locales avec son arsenal juridique, ses méthodes d'évaluation d'intérêt, ses choix, ses classements. Même avec le recul, il est inutile d'ergoter sur le fait de savoir si cette attitude était inéluctable ou non. Ce qui est certain, c'est que dans bien des cas, elle s'est imposée à l'encontre de personnes privées ou d'associations qui revendiquaient un droit de regard sur un patrimoine collectif ayant ou pouvant avoir une signification locale, une identité nouvelle dans de nouvelles dimensions de l'espace.
- 46 Aujourd'hui, cette tendance se renforce et ce qui n'était peut-être qu'une revendication spontanée traduit de plus en plus un besoin authentique de repères culturels, dont il ne nous appartient pas de juger la validité, ni l'usage pédagogique ou éducatif qui en est

fait. Il y a évidemment complémentarité entre la mode qui consiste à défendre pied à pied la toponymie ancienne dans les zones nouvellement urbanisées, la collecte des témoignages de vie des anciens et la prospection, la mise en valeur et la défense du patrimoine archéologique. La liste serait trop longue des associations qui se définissent un territoire au sein desquels ce genre de synthèse devient nécessaire, et se réalise sous l'impulsion de gens de plus en plus compétents.

- 47 Ainsi se dessine un extraordinaire champ d'investigation qui échappe encore à peu près totalement à l'approche scientifique.

NOTES

1. Pour l'effet d'induction qui accompagne le développement des modes dans le temps, lire Pierre GOULETQUER, *Préhistoire du Futur*, Morlaix, Éditions Bretagnes, 1979.
 2. Inutile de préciser ici le regard que nous avons vis-à-vis des documents cadastraux, que nous plaçons au niveau du « récit », avec tout ce que cela implique concernant les distorsions d'informations entre : le terrain et l'informateur ; l'informateur et l'enquêteur ; l'enquêteur et sa retranscription ; la conservation du document ; l'utilisation que nous faisons de celui-ci.
 3. Au cours des prospections que j'ai conduites dans la région d'Agadez (Niger), j'ai montré comment on peut passer du toponyme à la périphrase ; celle-ci comportant des références très claires à l'archéologie.
 4. Le retard à publier des atlas archéologiques exhaustifs est tout à fait significatif à cet égard.
-

RÉSUMÉS

La tendance générale des sciences humaines à la ségrégation réciproque, et l'alignement de l'archéologie préhistorique sur les sciences naturelles ont conduit celle-ci à s'isoler des disciplines auxquelles elle devrait être intimement intégrée. En affirmant qu'il est nécessaire de décomposer les réalités complexes pour en faire l'analyse, on oublie trop souvent de reconstituer l'organisme ainsi disséqué. Nous nous contenterons ici d'une approche de certains aspects de ce qui se passe entre le niveau archéologique et le niveau linguistique en voyant, non pas ce que l'un peut apporter à l'autre et réciproquement, mais plutôt comment l'un et l'autre sont complémentaires dans la définition de l'approche de problèmes nouveaux.

The general tendency of the human sciences towards reciprocal segregation, and the alignment of prehistoric archaeology with the natural sciences, have led it to isolate itself from the disciplines to which it should be closely integrated. In asserting that it is necessary to break down complex realities in order to analyse them, we too often forget to reconstitute the organism thus dissected. We will confine ourselves here to an approach to certain aspects of what happens between the archaeological level and the linguistic level, seeing not what one can

contribute to the other and vice versa, but rather how the two are complementary in defining the approach to new problems.

INDEX

Keywords : archaeology, linguistics, toponymy, interdisciplinarity, diachrony

Mots-clés : archéologie, linguistique, toponymie, interdisciplinarité, diachronie